

RÉEL VÉCU RÉEL APPRIS

Michel Chaillou vient de publier le troisième volume de ses récits à caractère biographique (1). Si l'avant-dernier, *Les mémoires de Melle (localité du Poitou) se déroule au Maroc et si le dernier, La Vie privée du désert, se situe dans le Poitou et donc à Melle, c'est pour plusieurs raisons.*

PAR MARIE ÉTIENNE

MICHEL CHAILLOU
LA VIE PRIVÉE DU DÉSERT
Coll. « Fiction et Cie »
Seuil éd., 300 p., 120 F.

La première est un jeu de mots. A Casablanca, le quartier juif s'appelle *Mellah*, qui vient de *melh* (le mot en marocain signifie sel).

La seconde est un jeu d'esprit, un tour de passe-passe de l'imaginaire. Comment se souvenir et raconter les années d'adolescence marocaine sinon par référence à un ailleurs bien réellement géographique, bien solidement ancré dans la mémoire et la province française : Melle, chef-lieu de canton, Deux-Sèvres ? Et comment raconter Melle, la vie de pion et de jeune homme, sinon par référence à celle des Européens, dans le Maroc de la colonisation ?

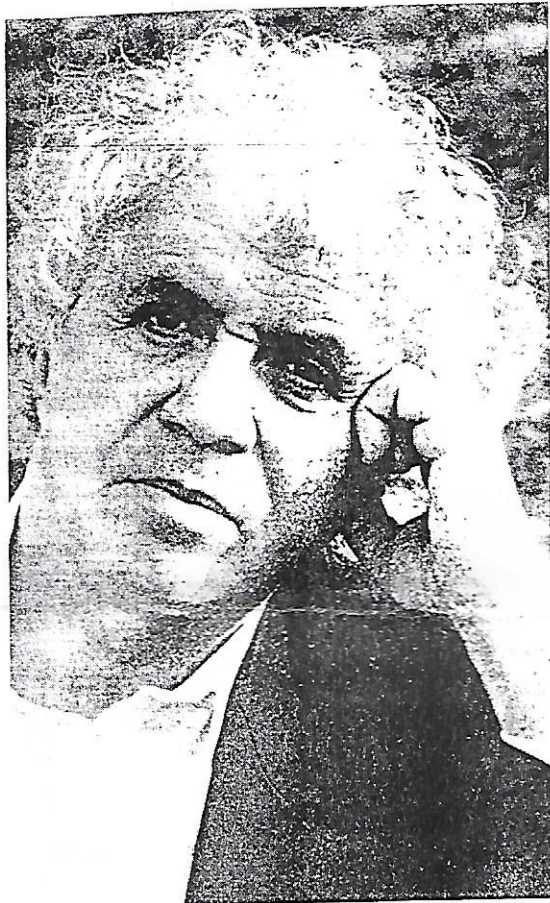
La troisième raison de cette inversion, de cette intrusion réciproque d'au moins deux temps de la vie sinon plus, c'est que la mémoire ne va pas son bonhomme de chemin — on commence par le début, on discourt sur le milieu, on termine par la fin. La mémoire est une fille de l'air, brave mais prompte aux digressions, elle fait sauter du coq à l'âne et c'est plus drôle de la suivre, de la traîner en amoureuxse. Car les mots disent une chose et les actions une autre : Melle et Melh, « *Ça ne s'écrit pas pareil* », dit la belle Angélique à Samuel Canoby. C'est que, lui répond-il, « *Un baiser ça ne s'écrit pas comme je t'embrasse et pourtant...* »

Voilà pour l'entrée en matière, aussi vaste que la tâche qui consiste à la raconter et que le

monde qu'on n'a pas forcément parcouru mais qu'on peut, ô combien, recréer et imaginer.

Car une des performances de cette œuvre, un de ses plus séduisants paradoxes, est qu'elle restitue avec autant de bonheur le réel vécu que le fictif et le fictif que le réel appris, reconstitué par le savoir et l'érudition. Ainsi, lorsque Michel Chaillou lit au cours d'une soirée (2) un texte sur l'Angleterre, il donne le sentiment d'avoir avec les lieux une relation d'intimité. Pourtant, affirme-t-il, je ne m'y suis jamais rendu. De même, lorsqu'il raconte (en l'improvisant !) depuis les studios de France-Culture, un voyage sur la Volga qu'il n'a pas accompli.

L'affaire, je veux dire la recherche de la vérité, si on l'estime nécessaire, si on considère qu'elle est plus vraie que la vérité romanesque, se complique dès lors que l'on plonge dans des livres tels que *Le Sentiment géographique*, inspiré par les paysages du Forez et l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé. Car ce lieu central de la France, ainsi que la langue du XVII^e siècle, pour cet errant biographique et linguistique qu'est Michel Chaillou, inspire un livre superbe, truffé de notes, de références, de citations qui font partie intégrante du texte. Quant à l'histoire que conte *La Rue du capitaine Olchanski*, sous-titré « roman russe », l'auteur la tient du vieux Beaupré, qui « *lui-même assurait la tenir du temps, si le temps est un personnage. En fait, l'histoire originale, traduite du russe rural par un Vladimir parlant français, fut rédigée naguère par le fils d'une lingère et, passant de main en main, se trouve noyée dans une évidente obscurité, comme si l'ombre d'un pays planait sur l'autre.* »



MICHEL CHAILLOU

Si nous reparlons de ces livres, c'est qu'ils tentent de saisir un espace géographique et culturel par l'imagination, la littérature et l'érudition, tandis que la trilogie, à l'inverse, trace les frontières et décrit un passé traité comme un imaginaire.

Lisant la trilogie, on ne discerne pas l'invention du vécu, on s'interroge : est-il bien vrai que la grand-mère, dans *La Croissance des voleurs*, abandonne l'enfant un soir de neige et d'hiver ? qu'on l'appelait la Fauvette et qu'elle jouait de la mandoline dans la ville de Nantes ? que la bi ou trisaïeule a peint le tableau exposé au

SUITE ►

Musée de Nantes ? que la mère est cette séduisante aventurière à la vie déchirée, déchirante et lumineuse d'insouciance ? Quant au nom que l'auteur se donne, Samuel Canoby, n'est-il pas celui d'un personnage de Dickens, ou de Sterne ?

Et puis, quelle importance ! Ou plutôt, quelle magnificence ! Qui demande à un écrivain de coller à son état civil ? Qui le jugera et le condamnera d'inventer sa vie autant que de la dérober, afin de supprimer un peu la barbarie, l'errance, le drame, de trouver, dans la réappropriation littéraire d'un paysage ou d'un individu un réconfort et un asile presque intime ?

« *Je tourne autour de moi, en moi. J'ai plus de passé que de présent. Un mot, un geste et mes fantômes affluent.* » Et en effet tous bien vivants, ils se pressent pour qu'on les voie, le bibliothécaire en « gris pédagogique », à qui l'auteur ne se décide pas à rendre Saint-Amand, l'Angélique aux lèvres peintes de rouge prisunic, les jeunes femmes de qui il brûle les blou-

ses bleues avec ses yeux de braise, et les copains, Sylvain Février, revenu de la guerre d'Algérie, Nathan, licencié de physique-chimie, Hassan Bassiri, qui n'arrive pas à quitter la première année de médecine parce que c'est la meilleure ! Et puis les autres, qui l'ont marqué comme au fer rouge, la mère et la grand-mère et Spinoza, et Saint-Amand.

« *A cinquante-sept ans je me tiens de mémoire devant le portail du collège Defontaine dont le bleu passé sortit de ses gonds avec notre jeunesse* ». Les personnages entrent et sortent, les lieux se recouvrent, les événements s'enchevêtrent, comme lors de cet accident où « *la route s'était entortillée... un pré avait reculé et les vaches dessus et le ruisseau en contrebas* ». Ecrire, ce doit être un peu ça : donner à voir un paysage intérieur chahuté par quelque cataclysme...

Quant au langage il ne laisse pas de répit, emporté, débordé par un trop long silence de la petite enfance. « *Mettons que je sois resté un*

peu djoha comme on dit au Maroc (...) Un homme à tête d'âne, un innocent qui habite un quartier de lune. »

On en sort la chronologie bousculée, avec la vision attendrie d'un fort jeune homme qui « se sent repoussé par les chaises, les casiers » de la salle des professeurs où son nom ne figure pas, vivant une sorte de désert. Sa fougue saoule monte et descend le temps, celui d'avant et le sien propre, elle alimente une chronique apparemment désordonnée où le langage pavoise. Superbe est la revanche qu'il favorise. |

1. *La Croyance des voleurs* (1989), *Mémoires de Melle* (1993), *La Vie privée du désert* (1995), éd. du Seuil, coll. « Fiction et Cie ».
2. C'était au Théâtre national de Chaillot, en 1983. Nous avons invité, ce soir-là, la revue *Poésie*.